

<https://www.dechargelarevue.com/I-D-no-1158-Noelle-Mathis-la-langue-et-la-frontiere.html>



I.D n° 1158 : Noëlle Mathis, la langue et la frontière

- Le Magnum - Les I.D -

Date de mise en ligne : dimanche 3 août 2025

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Ce n'est pas seulement parce qu'elles publient toutes deux aux éditions Isabelle Sauvage qu'il est tentant de rapprocher **Noëlle Mathis**, que je découvre avec la publication de *Je parle pas la langue*, de l'œuvre bien connue, depuis longtemps appréciée, de **Christiane Veschambre** (Récemment : [I.D nÂ° 1139](#), à propos de *Là où je n'écris pas.*) L'objet principal de leur préoccupation, de l'une comme de l'autre, est bien la langue, celle dont il a fallu se libérer, celle qu'il fallut conquérir, dont chacune des poètes, dans son histoire particulière, fait le récit.

Par fragments de prose, Noëlle Mathis reconstitue le puzzle de son parcours intellectuel et sensible pour à la fois se départir d'une langue - *langue d'avant les mots*, dit-elle – et au final se la réapproprier. Une histoire de langue perdue, de langue gagnée, en une quête, à laquelle l'écriture, en son urgence – *si je suis partie*, écrit-elle, *c'est pour fuir la folie* - donne une tonalité épique, et que la poète résume en ce paradoxe : *Jamais je n'en finirai de dire là d'où je viens alors que j'en suis partie pour ne plus en parler.*

C'est que la narratrice - *pétrie de langue*, comme d'emblée elle se définit – eut à surmonter une situation linguistique particulière, conséquence de la géographie et de l'histoire de la frontière où elle est née (*on ne choisit pas le lieu où l'on naît*). À la frontière donc, mot-clé de ce texte, frontière mosellane, que se disputèrent l'Allemagne et la France, où le grand-père, français cependant, parlait allemand, où *l'on parle la langue de l'envahisseur*, avec la honte en plus *d'être assimilés à des boches, des chleus, des chiens*. Ainsi :

Aujourd'hui, je dis neige et c'est *Schnee* qui vient.

En revanche, dans l'enfance :

Carottes, pommes de terre, courgettes, haricots, petits pois, oignons. Je connais leur nom en français, mais ni dans la langue de la mère, ni dans la langue de la mère de ma mère. Avec elles, ce sont les gestes.

Situation intenable, à devenir folle, comme il a été dit. Elle part, elle fuit la langue d'origine, langue maternelle devenue langue étrangère. Et la voilà embarquée, *dans le balancement du Paris-Varsovie* comme premier échappement, et qui donne un échantillon de la prose, elle aussi bien balancée, de Noëlle Mathis :

Le mouvement glissant. La traction vers l'avant, coupant l'air en direction de l'Europe du Nord. Il y a les voix. On donne des voix à des mots. A peine la frontière passée, le français vite évanoui. C'est la symphonie de l'anglais, de l'allemand, du hollandais, du polonais, du russe. L'endroit le plus vrai. Le vacillement imprévisible. Le rendez-vous des résonances. Une explosion de joie. Un chaos sonore innommable. Je m'assoupis régulièrement. Ma conscience nocturne ponctuée de voix diverses : *Lass sie in Ruhe*, dit une femme à son mari, *sie schläft doch*. Laisse-la tranquille, elle dort. La porte du compartiment s'ouvre à toutes sortes d'aspérités : *Do you think she's going to wake up ?* Les rails frôlant la démente, les crissements incontrôlés assourdissant aux passages à niveau, le souffle s'échappe de mon sommeil.

Début de périple et d'une libération, qui devra passer par l'anglais. Et malgré tout, cette question, sans cesse :
Peux-tu encore parler un peu la langue ?

Post-scriptum :

Repères : Noëlle Mathis : *Je parle pas la langue.* Ed. Isabelle Sauvage (Coat Malguen - 29410 Plounéour-Menez) 90 p. 17 €.